

Dossier d'exposition

à destination des enseignants et de leurs classes

TATOUEURS, TATOUÉS

06/05/2014 – 18/10/2015
Mezzanine Ouest



Commissariat : **Anne & Julien / Hey !**
conseiller artistique : **Tin-Tin**
conseillers scientifiques : **Sébastien Galliot**

*** SOMMAIRE**

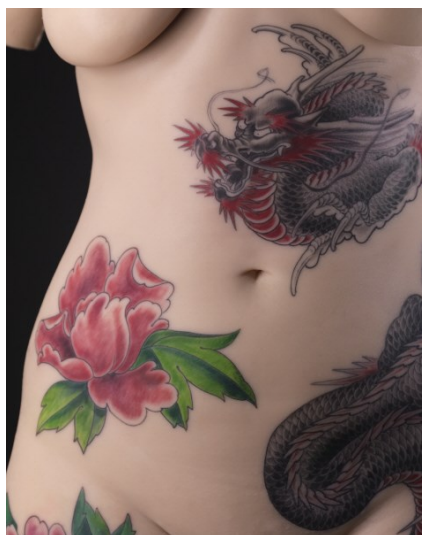
PRESENTATION DE L'EXPOSITION	3
PISTES PEDAGOGIQUES	4
ACTIVITES	34

* L'EXPOSITION

L'exposition revient sur les sources du tatouage et présente **le renouveau de ce phénomène désormais permanent et mondialisé**. Dans les sociétés dites « primitives », issue des mondes orientaux, africains et océaniques, le tatouage a un rôle social, religieux et mystique et accompagne le sujet dans ses rites de passage en l'incluant dans la communauté. À l'inverse, en Occident, on retient qu'il fut marque d'infamie, de criminalité, attraction de cirque (avec le phénomène des *side-shows*) puis marque identitaire de tribus urbaines.

Durant la première moitié du XX^e siècle, il a en effet évolué au sein de cercles marginaux, et il est demeuré geste clandestin jusqu'à ce que les médias le surexposent. Aujourd'hui, la publicité ou la mode s'emparent de ses codes. **Cette approche géographique et antinomique tend aujourd'hui à disparaître** : dans les sociétés traditionnelles, le tatouage perd son exclusivité rituelle ; dans les sociétés urbaines et au style de vie « occidentalisé », son caractère marginal s'efface pour devenir un ornement corporel assez communément partagé.

Le champ universitaire s'est déjà penché sur les valeurs ethnologiques ou anthropologiques du tatouage, avant d'en explorer le terreau sociologique et les significations psychologiques. Depuis peu, les universitaires étudient la popularisation de la pratique en milieu urbain, qui établit le corps comme un lieu d'affirmation de soi. Mais **le champ artistique** et celui de l'histoire contemporaine restent encore à investir. Ce sont tous ces domaines que l'exposition explore, en offrant un nouvel éclairage sur le tatouage. Outre l'histoire du tatouage et son ancrage anthropologique fort, elle souligne également le geste de l'artiste, les échanges entre tatoueurs du monde entier et l'émergence de styles syncrétiques.



L'affiche de l'exposition montre un motif de tatouage sur un buste féminin créé par Tin-Tin sur moulage en silicone de corps humains pour le musée du quai Branly, dans le cadre de l'exposition *Tatoueurs, tatoués*.

2013, France © musée du quai Branly, photo Thomas Duval

* PISTES PEDAGOGIQUES

Objectifs pédagogiques

Complémentaires à la présentation des enjeux historiques et culturels ainsi que du parcours de l'exposition développée dans le dossier de presse – [à consulter dans l'espace presse du site Internet du musée](#) –, ces pistes pédagogiques ont été conçues en partenariat avec les écoles supérieures du professorat et de l'enseignement (Espés) des académies de Créteil et Versailles.

A travers la lecture d'extraits littéraires, l'analyse des œuvres exposées ainsi que de documents historiques et ethnographiques, ces activités pédagogiques s'adressent aux élèves du cycle 3 à la terminale et peuvent s'inscrire dans des séquences disciplinaires (arts plastiques, lettres, philosophie...) ou interdisciplinaires (culture humaniste, histoire des arts, culture scientifique et histoire des techniques).



Paravent, répertoire de tatoueur
Bois, verre, pigments Peinture
115 x 84 x 2,2 cm, 7303 g
XIX^e siècle Egypte

© musée du quai Branly, photo Claude Germain

1. Traditions lointaines et esthétique des marges

C'est au *tatau* polynésien observé au XVIII^e siècle par l'équipage du capitaine Cook que le tatouage doit son nom en Occident. Depuis ce temps, l'évolution de cette pratique est faite d'échanges entre pays, entre marges et courants dominants, entre centres et périphéries. Au fil du XX^e siècle, les contacts entre tatoueurs du monde entier en révèlent le mécanisme interne : dessin, composition et technique.

● Regards sur le tatouage traditionnel dans la littérature

Dans le roman, les narrateurs portent sur le tatouage traditionnel des regards très divers : il est perçu aussi bien comme une marque de sauvagerie (cf. le regard d'Ismaël dans *Moby Dick* d'Hermann Melville, 1851), que comme un signe de pureté et de proximité avec la nature, voire un objet d'étude (Archibald dans *Les derniers Géants* de François Place, 1992, ou dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Jean-Jacques Rousseau, 1755).



Conway Shipley (1824 – 1888), *Samoa and Tahiti* (70.2009.25.11 ; PP0187646) 1848, Aquarelle sur papier, 23,9 x 41,7 cm, Océanie © musée du quai Branly

L'album *Les derniers Géants* de François Place (Casterman, 1992) se situe dans le droit fil des récits d'aventures maritimes à parfum d'utopie de langue anglaise (*Robinson Crusoé*, *les Voyages de Gulliver*, les œuvres de Conrad ou de Melville). Le « sauvage » y est présenté à la fois comme objet d'étude et comme plus civilisé que l'Européen contemporain (en l'occurrence celui du XIX^e). Le tatouage y est envisagé dans sa dimension anthropologique, comme signe d'appartenance à la civilisation, qui sépare du monde animal nu et muet.

Le narrateur, Archibald Leopold Ruthmore, entré en possession d'une « dent de Géant » tatouée, brûle de découvrir le « País des Géants », dont il connaissait l'existence par « l'un de ses plus anciens ouvrages [...] ». Il débarque en Birmanie, à Martaban, afin de remonter le Salouen (qui existe réellement), puis le fleuve Noir (fictif – clin d'œil à la maison d'éditions du même nom). Archibald y découvre des géants entièrement tatoués, tête comprise.

Extrait 1 : *Les derniers Géants* (pp. 44-45), François Place, Casterman, 1992.

Enlumines de la tête aux pieds, y compris sur la langue et les dents, d'un embrouillamini délirant de tracés, de volutes, d'entrelacs, de spirales et de pointillés d'une extrême complexité. A la longue, on pouvait discerner, émergeant de ce labyrinthe fantasque, des images reconnaissables : arbres, plantes, animaux, fleurs, rivières, océans, un véritable chant de la terre dont la partition dessinée répondait à la musique de leurs nocturnes invocations célestes. Dire qu'il ne me restait que deux carnets pour représenter tout cela ! Je dus écrire et dessiner si finement que les pages de mes carnets ressemblèrent à des peaux de Géant.

Eux-mêmes s'amusaient énormément à me voir œuvrer. C'était un spectacle dont ils ne se lassaient pas, et je compris alors qu'aucun d'entre eux ne savaient dessiner.

D'où venaient alors ces gravures qui couraient de la plante de leurs pieds jusqu'au sommet de leurs crânes ? J'avais repéré, parmi les figures décorant le large dos d'Antala, le plus grand d'entre eux, neuf silhouettes humaines que j'interprétai comme une représentation de leur peuple. Et voici qu'un dixième personnage se mit à apparaître au milieu d'elles, d'abord imprécis, puis de mieux en mieux discernable ; plus petit que les autres, il portait un haut-de-forme !

De plus, leur peau semblait réagir aux plus infimes variations d'atmosphère : elle frissonnait au moindre souffle de vent, se moirait d'éclats mordorés au soleil, tremblait comme la surface d'un lac ou prenait les teintes sombres et orangeuses de l'océan dans la tempête.

Je compris alors pourquoi ils me regardaient parfois avec pitié. Davantage que ma petite taille, c'était ma peau muette qui les peinait : j'étais un être sans parole.

Dans ce roman, l'aventure se termine mal pour les Géants : Archibald leur a fait une malencontreuse publicité, attirant dans leur contrée toutes sortes d'affairistes qui ont capturé et tué les géants pour les vendre en « pièces détachées » à des musées. Archibald cesse toute activité intellectuelle et s'engage dans la marine marchande.

Extrait 2 : *Les derniers Géants* (pp. 78-79), François Place, Casterman, 1992.

Dans chaque port, il s'est fait tatouer sur le corps un conte, une légende, une chanson. Et, le soir [...] il conte [à des enfants] ses innombrables voyages, les beautés de l'océan et de la terre. Mais jamais il ne leur parle de cet étrange objet qui repose au fond de son coffre de marin, une dent de Géant.

Extrait 3 : *Moby Dick* (pp.65- 66), Herman Melville, Folio, traduit de l'anglais par Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono, 1941. 1^{ère} publication du texte original en anglais en 1851.

[Il s'agit de la description de Queequeg, le harponneur. La traduction a été rectifiée entre crochets par Frédérique Campbell.]

Quelle vision, Seigneur ! C'était quelque chose de sombre ; d'un jaune confinant au violet pourpre, avec, ci et là, de grands carrés noirâtres. Comme je l'avais pensé, c'était un terrible compagnon de lit ! Apparemment, après une bagarre, affreusement balafré, il sortait tout juste des mains du chirurgien. Mais à l'instant même où j'imaginai ça, il tourna sa face vers la lumière et je constatai qu'il ne s'agissait nullement d'emplâtre ni de taffetas pour ce qui concernait les taches en carré de ses joues. Je ne sus plus que penser, mais un soupçon m'effleura. Je me souvins de l'histoire d'un blanc – baleinier lui aussi – qui, échoué chez les sauvages, avait été tatoué par eux. J'en conclus qu'une pareille aventure avait dû arriver à ce harponneur au cours de voyages lointains. Et, après tout, songeais-je, ce n'est là que son extérieur. Un homme peut être honnête dans n'importe quelle peau. [...]

Or, tandis que ces idées me traversaient l'esprit comme des éclairs, le harponneur, lui, continuait d'ignorer ma présence. Ayant enfin ouvert son sac, il y fouilla et en sortit une sorte de tomahawk ainsi qu'une blague rugueuse en peau de phoque. Plaçant le tout sur un vieux coffre il prit alors la tête de Nouvelle-Zélande – véritable objet d'épouvante – et la fourra dans son sac ; après quoi il ôta son chapeau en feutre, et je faillis crier de surprise ! [Pas un poil sur le crâne, sauf un tortillon de cheveux sur le front] [...]

Un instant j'envisageai la possibilité de sauter par la fenêtre ; mais il y avait deux étages dessous ! Je ne suis pas lâche, cependant ce masque pourpre de colporteur de tête me dépassait littéralement. L'ignorance est mère de la peur. Je pouvais tout attendre et craindre de cet étranger. J'en avais peur comme si le diable avait sauté dans ma chambre au plus noir de la nuit. [...]

Pendant ce temps, il continuait de se dévêtir. Sa poitrine et ses bras apparurent. Aussi vrai que je vis ! Ces parties de lui-même étaient quadrillées des mêmes carreaux sombres que son visage : son dos aussi. Il semblait rescapé d'une guerre de Trente Ans, avec une chemise d'emplâtres et de taffetas gommé. Ses jambes aussi étaient décorées. On croyait y voir une quantité de grenouilles vert foncé grimant sur de [jeunes] troncs de palmier. Il devenait l'évidence même que c'était un abominable sauvage embarqué par quelque baleinier dans les mers du Sud et parvenu de la sorte dans ce pays chrétien. Je tremblais rien que d'y songer ! Un colporteur de têtes en outre [et peut-être celles de ses propres frères] et à qui la fantaisie pouvait prendre d'avoir la mienne !



« Tatouage "brodé" sur le dos d'une indigène »
(PP0017640), 1930-1935

Ornementation corporelle obtenue par scarification,
Tirage sur papier baryté monté sur carton, 22,5 x 29,5
cm, Edmond Demaître © musée du quai Branly



Tête (71.1959.71.1)

Bois sculpté et gravé, pigment blanc, 27 x 18 x 14,5
cm, 1643 g, Maori (population), Nouvelle-Zélande,
Océanie) © musée du quai Branly,
photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

Extrait 4 : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*,
Seconde Partie (pp 117-118), Jean-Jacques Rousseau, Editions Sociales, 1974
(première publication en 1755).

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner et embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à ce qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant. Mais, dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut.

- Comparez les extraits 1 et 2 : les deux narrateurs réagissent-ils de la même façon au tatouage ? Etayez votre réponse à l'aide d'exemples précis, en prêtant attention aux comparaisons utilisées. Comment interprétez-vous leurs réactions ? Qu'est-ce qui les motive selon vous ?
- Expliquez l'expression « peau muette » employée dans l'extrait n°1. Quel changement de perspective introduit-elle par rapport à la vision du tatouage illustrée par les extraits 3 et 4 ?
- Qui peut être le dixième personnage dessiné sur le Géant (extrait n°1) ? Consultez si possible les illustrations de l'album. D'après vous, d'où viennent les tatouages sur les corps des Géants ? Donnez deux hypothèses.

- De la marque d'infamie à la marque glorifiante

Dans sa pratique moderne et occidentale, le tatouage, longtemps stigmatisant ou aliénant (prostituées, bagnards, prisonniers de camps de concentration, dépossédés de leur corps et marqués comme du bétail), peut devenir un instrument de réappropriation du corps, quand la marque subie s'inverse en un signe d'appartenance revendiqué, non sans ambivalence. Les tatouages réalisés à la demande des bagnards et des prisonniers eux-mêmes proclament alors que les tatoués sont seuls propriétaires de leur corps. La condition du réprouvé est dès lors sublimée ; les extraits de Dumas et de Balzac illustrent le tatouage subi, ceux d'Albert Londres et de Tennessee Williams le tatouage de revendication.

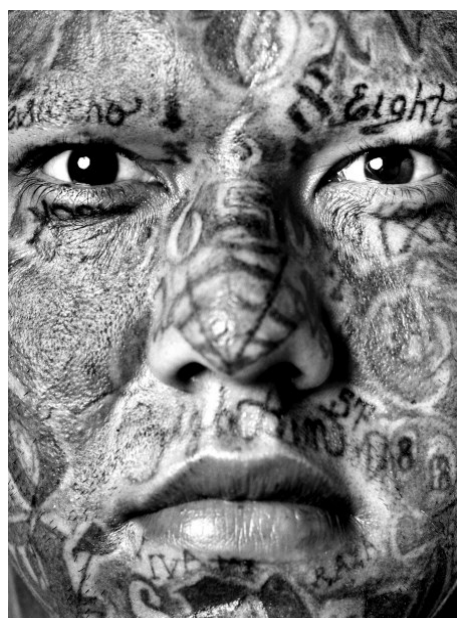


Flottenbesuch in Hamburg (La visite des marins à Hambourg),
1966, photo, noir et blanc

© Courtesy Herbert Hoffmann and Galerie Gebr. Lehmann Dresden/Berlin



Images provenant du Recueil Lacassagne, photos anthropométriques réalisées entre 1920 et 1940 au laboratoire photographique de la préfecture de police de Lyon sous la responsabilité du docteur Jean Lacassagne (fils d'Alexandre, le fondateur de la police scientifique moderne) © Gdalessandro/ENSP



Isabelle Munoz, *Portrait de Maras*
2006, Tirage platine, 100 145 cm, Espagne
© Serie Maras, 2006. Isabel Muñoz

Extrait 5 : Les trois mousquetaires, chap. XXVII, Alexandre Dumas, 1844.

A mon tour, dit Athos, tremblant lui-même comme le lion tremble à l'aspect du serpent, à mon tour. J'épousai cette femme quand elle était jeune fille, je l'épousai malgré toute ma famille; je lui donnai mon bien, je lui donnai mon nom; et un jour je m'aperçus que cette femme était flétrie : cette femme était marquée d'une fleur de lys sur l'épaule gauche.

- *Oh ! dit Milady en se levant, je défie de retrouver le tribunal qui a prononcé sur moi cette sentence infâme. Je défie de retrouver celui qui l'a exécutée.*
- *Silence, dit une voix.*
- *A ceci, c'est à moi de répondre ! »*

Et l'homme au manteau rouge s'approcha à son tour.

« Quel est cet homme, quel est cet homme ? » s'écria Milady suffoquée par la terreur et dont les cheveux se dénouèrent et se dressèrent sur sa tête livide comme s'ils eussent été vivants.

Tous les yeux se tournèrent sur cet homme, car à tous, excepté à Athos, il était inconnu. Encore Athos le regardait-il avec autant de stupéfaction que les autres, car il ignorait comment il pouvait se trouver mêlé en quelque chose à l'horrible drame qui se dénouait en ce moment.

Après s'être approché de Milady, d'un pas lent et solennel, de manière que la table seule le séparât d'elle, l'inconnu ôta son masque.

Milady regarda quelque temps avec une terreur croissante ce visage pâle encadré de cheveux et de favoris noirs, dont la seule expression était une impassibilité glacée [...]

« Mais qui êtes-vous donc ? » s'écrièrent tous les témoins de cette scène.

- *Demandez-le à cette femme, dit l'homme au manteau rouge, car vous voyez bien qu'elle m'a reconnu, elle.*
- *Le bourreau de Lille, le bourreau de Lille ! » s'écria Milady en proie à une terreur insensée et se cramponnant des mains à la muraille pour ne pas tomber. [...]*
- *Oui, je suis le bourreau de la ville de Lille, et voici mon histoire. »*

Tous les yeux étaient fixés sur cet homme dont on attendait les paroles avec une avide anxiété.

« Cette jeune femme était autrefois une jeune fille aussi belle qu'elle est belle aujourd'hui. Elle était religieuse au couvent des bénédictines de Templemar. Un jeune prêtre au cœur simple et croyant desservait l'église de ce couvent ; elle entreprit de le séduire et y réussit, elle eût séduit un saint.

« Leurs vœux à tous deux étaient sacrés, irrévocables; leur liaison ne pouvait durer longtemps sans les perdre tous deux. Elle obtint de lui qu'ils quitteraient le pays; mais pour quitter le pays, pour fuir ensemble, pour gagner une autre partie de la France, où ils pussent vivre tranquilles parce qu'ils seraient inconnus, il fallait de l'argent; ni l'un ni l'autre n'en avait. Le prêtre vola les vases sacrés, les vendit; mais comme ils s'apprêtaient à partir ensemble, ils furent arrêtés tous deux.

« Huit jours après, elle avait séduit le fils du geôlier et s'était sauvée. Le jeune prêtre fut condamné à dix ans de fers et à la flétrissure. J'étais le bourreau de la ville de Lille, comme dit cette femme. Je fus obligé de marquer le coupable, et le coupable, Messieurs, c'était mon frère !

« Je jurai alors que cette femme qui l'avait perdu, qui était plus que sa complice, puisqu'elle l'avait poussé au crime, partagerait au moins le châtement. Je me doutai du lieu où elle était cachée, je la poursuivis, je

l'atteignis, je la garrottai et lui imprimai la même flétrissure que j'avais imprimée à mon frère. »

Extrait 6 : H. Balzac, *Le Père Goriot* pp 213 in Pléiade, vol 3.

« Allez donc voir si vous avez de l'éther », dit à madame Vauquer mademoiselle Michonneau qui aidée par Poiret avait défait les habits de Vautrin.

Madame Vauquer descendit chez elle et laissa mademoiselle Michonneau maîtresse du champ de bataille.

- *Allons, ôtez-lui donc sa chemise et retournez-le vite! [...]*

Vautrin retourné, mademoiselle Michonneau appliqua sur l'épaule du malade une forte claque, et les deux fatales lettres reparurent en blanc au milieu de la place rouge. [...]

Bientôt le silence régna dans la salle à manger, les pensionnaires se séparèrent pour livrer passage à trois de ces hommes, qui tous avaient la main dans leur poche de côté et y tenaient un pistolet armé. [...] Le chef alla droit à [Trompe-la-Mort], commença par lui donner sur la tête une tape si violemment appliquée qu'il fit sauter la perruque et rendit à la tête de Collin toute son horreur. Accompagnées de cheveux rouge-brique et courts qui leur donnaient un épouvantable caractère de force mêlée de ruse, cette tête et cette face, en harmonie avec le buste, furent intelligemment illuminées comme si les feux de l'enfer les eussent éclairées.

Chacun comprit tout Vautrin, son passé, son présent, son avenir, ses doctrines implacables, la religion de son bon plaisir, la royauté que lui donnait le cynisme de ses pensées, de ses actes, et la force d'une organisation faite à tout. [...] Horrible et majestueux spectacle !

Extrait 7 : *op. cit.* (p. 217.) [C'est le forçat Vautrin/] Jacques Collin qui parle.]

Là-bas, ils vont tous se mettre l'âme à l'envers pour faire évader leur général, ce bon Trompe-la-Mort ! Y a-t-il un de vous qui soit, comme moi, riche de plus de dix mille frères prêts à tout faire pour vous ? Demanda [Trompe-la-Mort] avec fierté. Il y a du bon là, dit-il en se frappant le cœur ; je n'ai jamais trahi personne ! Tiens, cagnotte, vois-les, dit-il en s'adressant à la vieille fille. Ils me regardent avec terreur, mais toi tu leur soulèves le cœur de dégoût. Ramasse ton lot. Il fit une pause en contemplant les pensionnaires.

- *Êtes-vous bêtes, vous autres ! N'avez-vous jamais vu de forçat ? Un forçat de la trempe de Collin, ici présent, est un homme moins lâche que les autres, et qui proteste contre les profondes déceptions du contrat social, comme dit Jean-Jacques, dont je me glorifie d'être l'élève. Enfin, je suis seul contre le gouvernement avec son tas de tribunaux, de gendarmes, de budgets, et je les roule.*

- Comparez les figures de condamnés dans les extraits 5 d'une part, 6 et 7 de l'autre (sexe, aspect physique, réaction à l'arrestation, rapport à l'institution juridique ou policière, rapport aux autres condamnés). Le regard porté par le narrateur sur ces deux personnages est-il le même ?
- Imaginez les pensées et les émotions des personnages photographiés ci-dessus et écrivez un monologue ou un dialogue.

Extrait 8 : *Au bagne*, Albert Londres, Arlea, 1997, pp 25-26 ; 1^{ère} publication sous forme d'enquête dans *Le Petit Parisien*, en 1923, puis sous forme de livre en 1924.

[L'enquête d'Albert Londres a mené à la suppression du bagne en 1924. Cet extrait se situe au début du livre, lorsque le reporter arrive à Cayenne.]

Littérature de tatoués

Je tirai de ma poche une lampe électrique et la fis jouer. Sur le torse de celui qui me faisait face, j'aperçus quelque chose écrit. J'approchai la lampe et, dans son petit halo, lus sur le sein droit du bagnard : « J'ai vu. J'ai cru. J'ai pleuré. »

L'amiral demanda : « Vous n'avez pas une cigarette de France, chefs ? »

On n'avait pas de cigarettes de France.

Et je vis, au hasard de ma lampe, qu'il avait ceci, tatoué sur le sein gauche : « L'indomptable cœur de vache. »

Les six ramaient dur. C'était lourd et la vague était courte et hargneuse. Curieux de cette littérature sur peau humaine, je « feuilletai » les autres torsos, car pour être plus à l'aise, tous avaient quitté la souquenille. Sur les bras de celui-ci, il y avait : « J'ai (puis une pensée était dessinée) et au-dessous : à ma mère ». Ce qui signifiait : « J'ai pensé à ma mère ». Je regardai son visage, il cligna de l'œil. Il faisait partie de ces forçats qui ont une tête d'honnête homme.

Je me retournai. Les deux qui m'avaient fait passer le frisson dans le dos offraient aussi de la lecture. Sur l'un trois lignes imprimées en pleine poitrine :

Le Passé m'a trompé.

Le Présent me tourmente.

L'Avenir m'épouvante.

Il me laissa lire et relire, ramant en cadence. Le second n'avait qu'un mot sur le cou : « Amen. »

- *C'est un ancien curé, dit l'amiral.*

Extrait 9 : *op. cit.* (pp. 36-37)

C'est la nouveauté du fait qui me suffoquait. Je n'avais encore jamais vu d'homme en cage par cinquantaine. Nus du torse pour la plupart (car j'ai oublié de dire que s'il ne fait pas tout à fait aussi chaud qu'en enfer, à la Guyane, il y fait plus lourd), torsos et bras étaient illustrés. Les « zéphirs », ceux qui proviennent des bat d'Af, méritaient d'être mis sous vitrine. L'un d'eux était tatoué de la tête aux pieds. Tout le vocabulaire de la canaille malheureuse s'étalait sur ces peaux : « Enfants de misère. » « Pas de chance. » « Ni Dieu ni maître. » « Innocents », cela sur le front. « Vaincu non dompté. » Et des inscriptions obscènes à se croire dans une vespasienne. Celui-là, chauve, s'était fait tatouer une perruque avec une impeccable raie au milieu. Chez un autre, c'étaient des lunettes. C'était le premier à qui je trouvai quelque chose à dire :

- *Vous étiez myope ?*

- *Non ! louftingue.*

L'un avait une espèce de grand cordon de la Légion d'honneur, sauf la couleur. Je vis aussi des signes cabalistiques. Et un homme portait un masque. Je le regardai avec effarement. On aurait dit qu'il sortait du bal. Il me regarda avec commisération et lui se demanda d'où je sortais.

- Définissez et distinguez les différentes fonctions et le sens des tatouages dans chacun des extraits précédents, exemples à l'appui.
- Observez les photographies reproduites en page 8. Dégagez-en le sens des motifs tatoués, ou, à défaut, proposez des interprétations, en vous aidant entre autres des extraits d'Albert Londres.
- A la lumière de cette exposition, que pensez-vous de la phrase : « Les "zéphirs", ceux qui proviennent des bat d'Af, méritaient d'être mis sous vitrine. » ?

Extrait 10 : *Tatouage* (p. 11 et 35-36), Manuel Vásquez Montalbán (1976), traduit de l'espagnol par Michèle Gazier et Georges Tyras, Christian Bourgois - 10/18, Paris, 1990.

C'est alors qu'un gosse remarqua qu'il y avait quelque chose d'écrit sur la peau de son dos. Une main frotta les grains de sable mouillé. Quelqu'un lut à haute voix la phrase tatouée sur l'omoplate : NÉ POUR RÉVOLUTIONNER L'ENFER. [...]

Don Evaristo se leva et alla chercher dans le tiroir du buffet un album de photos où il avait rassemblé ses chefs-d'œuvre.

- *Tiens. Un type de chez nous, du Ferrol. Un pêcheur de morue. Tu vois ? Il avait un tatouage qui lui prenait toute la poitrine et représentait un arbre feuillu où les fruits avaient été remplacés par des corps de femmes. Sur une autre photo, un homme-gorille bandait un biceps orné de la colonne dédiée à Christophe Colomb qui se trouve à Barcelone, accompagnée de la légende : « Où que tu te caches, Mercedes, je te retrouverai ».*

Extrait 11 : *Flétrissure* (p. 36-37), Nele Neuhaus (2009), traduit par Jacqueline Chambon, Actes Sud – Actes noirs, Arles, 2011.

Kirchhoff montra le bras du mort. Bodenstein plissa les yeux et observa l'endroit désigné à travers la loupe.

- *On dirait... hum... deux lettres. En gothique. Un A et un B, si je ne me trompe pas.*
- *Vous ne vous trompez pas, dit Kirchhoff, en lui reprenant la loupe.*
- *Qu'est-ce que ça signifie ? [...]*
- *Kirchhoff regarda Bodenstein par-dessus le bord de ses lunettes. Il baissa la voix comme un conspirateur.*
- *C'est un tatouage indiquant le groupe sanguin. Il est identique à celui qu'avaient les membres de la Waffen-SS. À vingt centimètres au-dessus du coude à l'intérieur du bras gauche. Après la guerre, comme ce tatouage était un signe de reconnaissance, beaucoup d'anciens SS ont essayé de le faire disparaître. Cet homme aussi.*
- *Il respira profondément et se mit à faire le tour de la table de dissection.*
- *Habituellement, dit Kirchhoff d'un ton doctoral, comme s'il faisait un cours à des étudiants de première année, les tatouages sont constitués de piqûres faites avec une aiguille dans la partie médiane de la peau, le derme. Mais, dans notre cas, la couleur a été injectée jusqu'à l'hypoderme. Superficiellement on ne voit qu'une cicatrice bleutée mais à présent que la couche cutanée supérieure a été retirée, le tatouage est redevenu visible. Groupe sanguin AB. [...]*

- Si vous ne saviez pas qui est couché sur cette table, dit-il lentement, qu'en concluriez-vous ? Lâcha brusquement Bodenstein.
- Que l'homme a été membre de la SS dans sa jeunesse. Et sans doute dès le départ. Plus tard, ils n'ont plus tatoué en gothique mais en caractères latins.

Extrait 12 : *Jaguar* (p. 33-34 et 250), Héctor Tobar (1998), traduction de Pierre Furlan, Belfond, Paris, 2014.

Son album était surtout rempli de photos de ses camarades de régiment ; on y voyait des hommes en armes poser à côté de la mascotte de la compagnie, un chien bâtard vaguement marron du nom de Che. Un cliché montrait en gros plan l'avant-bras de Longoria, le tatouage du jaguar datait de deux semaine à peine – pelage jaune, taches noires, gueule rouge sang. Il y avait plusieurs coupures de journaux, dont deux de la Prensa libre : une interview du lieutenant-colonel Miguel Villagrán qui commandait le bataillon Jaguar, et un article sur la mort de Villagrán dans une embuscade tendue par des « délinquants terroristes » [...]

Et, comme Longoria, les membres du gang avaient peint sur leur corps les symboles de leur allégeance. En poussant cette manie jusqu'à l'extrême : les tatouages ne couvraient pas seulement leurs bras, mais aussi leur poitrine, leur cou, leurs épaules, leurs doigts et parfois même leur visage. Ces tatouages proclamaient un genre de foi que Longoria comprenait bien et pour laquelle il avait même de la sympathie. Une façon de déclarer que leur fidélité était profonde comme le sang et la mort.

Extrait 13 : *Le tatouage de la concubine : une enquête de Sano Ichirô, grand investigateur du shogun* (p. 17), Laura Joh Rowland (1998), traduction de Nikou Tridon, Éditions du Rocher - J'ai lu, 2007.

Elle reprit le couteau et traça le premier trait. [...] Le sang coula, rouge vif. Harume laissa échapper un sifflement de douleur, et des larmes lui montèrent aux yeux. Mais elle l'essuya avec un bout de sa ceinture, but une autre coupe, et fit le trait suivant. La douleur empira, le saignement aussi. Elle traça les onze autres traits et poussa un soupir de soulagement. Le plus dur était fait. Il restait maintenant l'étape qui allait la lier pour toujours à son amant.

Harume ouvrit le petit flacon noir. Son bouchon était équipé d'un pinceau dont les poils souples étaient imprégnés d'une encre d'un noir étincelant. Elle le passa avec soin sur les incisions, et la fraîcheur de ce contact humide lui fit l'effet d'un baume calmant sa douleur. Elle épongea le surplus d'encre avec sa ceinture tachée de sang et remit le bouchon en place. Puis elle but à nouveau du saké en admirant son œuvre.

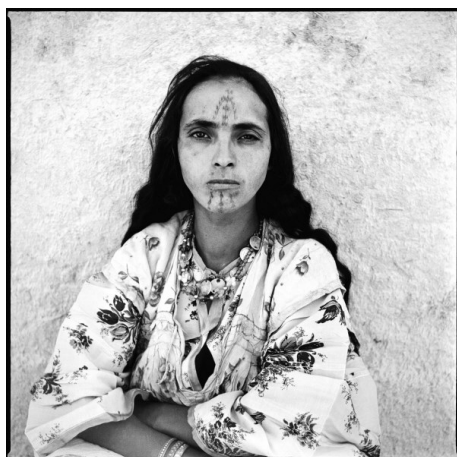
Le tatouage complet ne dépassait pas la taille de l'ongle de son pouce. Ses lignes noires indélébiles, symbolisant son attachement et sa fidélité, ornaient désormais cette partie intime de son corps [...].

Extrait 14 : *L'homme marqué. Une enquête de Victor Carl* (p. 18-20), William Lashner (2006), traduction de Nordine Haddad, Gallimard Folio Policier, 2009.

J'avais la peau à vif. Avec un peu d'eau et de savon, je lavai délicatement l'onguent et le sang. Et lentement, graduellement, la chose en dessous apparut.

Un cœur, rouge vif, avec deux petites fleurs pointant le bout des pétales derrière chaque côté, et un bandeau flottant en travers, un bandeau avec un nom inscrit dessus, qu'il me fallut lire à l'envers dans le miroir : Chantal Adair. [...] Le tatouage lui-même était curieux. Il avait quelque chose de démodé. Le cœur était d'un rouge vif, les fleurs jaunes et bleues, les courbes du bandeau soigneusement ombrées sur un bord. Ce n'était pas le genre de tatouage qu'arborent fièrement les jeunes étudiants dans les parcs les après-midi d'été. On était plus proche de l'avant-bras d'un vieux marin surnommé « Papa », qui se serait fait gribouiller sur la peau le nom d'une prostituée de Shanghai. Pour dire les choses comme elles sont, il était romantique.

- En vous inspirant des extraits 10 à 14 et des photographies reproduites ci-dessous, rédigez le scénario de « genre » : un roman noir ou policier, un film « thriller » ou « road movie », un récit de science-fiction ou de voyage.



Marc Garanger, *Portraits de femme algérienne.*

Algérie. 1960. 80 x 60 cm

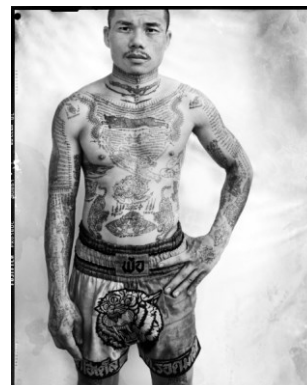
Photographie, tirage d'exposition négatif monochrome au moyen format
collection de l'artiste © Marc Garanger



Jake Verzosa, *La dernière femme Kalinga tatouée*
2011, Philippines
collection de l'artiste ©
Jake Verzosa



Martin Hladik, *Traditional Japanese tattoo*
Tatouage réalisé par le
tatoueur Horiyoshi III de
Yokohama
© Photo by :
Tattooinjapan.com /
Martin Hladik



Cedric Arnold, *Yantra: Muay Thai boxer, Bangkok*
France, 2008-2011,
photographie,
montage sur « kapa-board »,
lattes de bois, Courtesy
Galerie Olivier Waltman
© Cedric Arnold

● **Pour aller plus loin :**

- **Quelques albums jeunesse à découvrir :**

- *Le tatouage de Mataora*, Céline et Sébastien Ripoll, éditions Grandir, 2013. Ce conte illustré permet à des élèves de cycle 3 de se familiariser avec le tatouage traditionnel en Polynésie et sa fonction initiatique.
- *Un violon dans la nuit*, Didier Daeninckx et Pef, édition Rue du monde, 2003. Dans cet ouvrage (cycle 3 et collège), le tatouage permet d'évoquer une histoire familiale douloureuse. Les parallélismes constamment opérés dans l'album entre le tatouage que souhaite la petite fille et celui que porte sa grand tante permettent d'aborder la guerre et la Shoah.
- *Grand-Père*, Gilles Rapaport, éditions Circonflexe, 2011. Les procédés poétiques à l'œuvre pour retracer la vie en camp de concentration concourent à la déshumanisation des différents protagonistes. Le tatouage est central comme trace de cette histoire et symbole de mort (cycle 3 et collège).

- Pour amorcer une réflexion sur **les enjeux économiques contemporains du tatouage dans la mondialisation** (notamment pour l'étude du thème « La mondialisation en fonctionnement » en Terminales ES et L) : proposez aux élèves la lecture de l'article de Brice Gruet publié sur le site geographica.net (<http://geographica.net/2014/05/le-tatouage-se-remondialise/>) puis l'étude des changements stylistiques, de fonction et des techniques de tatouage (notamment sous forme d'enquête).

2. Un art du mouvement : l'art du tatouage au Japon

L'exposition consacre une large place à la pratique du tatouage au Japon, hier et aujourd'hui. De sa réapparition au cours de la période Edo jusqu'aux motifs prisés par les yakuza, l'histoire du tatouage s'écrit entre les condamnations morales ou politiques et l'attrance d'hommes et de femmes pour des motifs qui, aujourd'hui mondialisés, puisent dans un répertoire intimement lié à une histoire artistique nationale.

Si le couple tradition/modernité est devenu un lieu commun dès qu'il s'agit d'aborder l'archipel, l'exposition invite plutôt à prêter attention au jeu complexe des reprises et des changements à l'œuvre dans une histoire du tatouage loin d'être linéaire.

● Lexique japonais du tatouage

- Relevez, dans l'exposition ou grâce à vos recherches personnelles, les mots japonais utilisés dans l'univers du tatouage.

- Vous pouvez vous référer aux lexiques spécifiques de l'art de l'*ukyo-e* et du *horimono* et consulter l'ouvrage : *Ukyo-e to Horimono. The History and Art of Japanese Prints and Tatting*. Jan van Doesburg, qui présente de nombreuses reproductions d'œuvres et un glossaire japonais / anglais - à feuilleter en ligne, collection Van der Velden : <http://issuu.com/horimono/docs/ukiyo-e-to-horimono>

- Philippe Pons, *Peau de brocart. Le corps tatoué au Japon*, Paris, Seuil, 2000 où l'on trouvera les traductions suivantes à ajouter à celles présentes dans l'exposition :

irezumi : introduire l'encre (utilisé pour le marquage des criminels).

horimono : chose(s) gravée(s) (le tatouage-ornement).

les deux termes sont distincts à l'époque Edo (à partir du XVIII^e s.), mais la distinction s'estompe au XX^e siècle, suite à l'abolition du tatouage des criminels en 1873, au début de l'ère Meiji (1868-1912).

shisei : « piquer du bleu », mot plus récent : c'est notamment le terme utilisé par Tanizaki Junichiroo pour sa célèbre nouvelle *Le Taoutage*. L'utilisation de l'idéogramme [kanji] « bleu » s'explique car lorsqu'elle est introduite sous la peau l'encre prend une teinte bleu nuit. » (Pons, 2000, 18)

bunshin : « autre terme désormais vieilli mais qu'affectionne les tatoués (littéralement le « corps écrit » ou le « corps bariolé ») qui pourrait traduire, en tirant quelque peu à nous le sens que le lui donne les Japonais, le passage du corps anatomique au corps symbolique » (Pons, *ibid.*)

zanshu : « la peau qui reste » (*ibid.*)

tattoo : utilisé pour désigner les petits motifs du tatouage contemporain « mondialisé » que de jeunes japonais portent aujourd'hui, exécutés à l'aide des machines électriques contemporaines)

- Pour aller plus loin : *Irezumi, l'art japonais du tatouage*, un film de Narinderpal Singh Chandok - 2012 – Japon (52min), disponible en VOD : <http://www.harmattantv.com/videos/film-%28vod-dvd%29-2440-Irezumi-DOCUMENTAIRES.html>

● L'époque Edo ou l'âge d'or du tatouage

Si les premières traces du tatouage remontent à des milliers d'années avant notre ère, l'époque Edo (1603-1868) correspond à sa réapparition au tout premier plan. Le succès du tatouage pictural dans la société japonaise tient notamment à la traduction d'un roman chinois *Au bord de l'eau* (*Shui-hu-zhuan*, *Suikoden* en japonais). Ce récit écrit au XIV^e siècle met en scène les aventures de 108 hors-la-loi luttant contre l'injustice et la corruption. Ce roman d'aventures chinois est publié au Japon quelque siècles plus tard au milieu du XVIII^e siècle. Le livre connaît un vif succès dans une période d'effervescence intellectuelle et artistique dont témoignent le théâtre *kabuki* ou le succès des estampes. Les héros du roman en lutte contre une bureaucratie corrompue – et dont plusieurs sont tatoués – vont devenir un puissant support d'identification pour les classes inférieures, elles-mêmes en butte à l'autorité du détenteur du pouvoir militaire et civil, le *shôgun* tout puissant. Artisans, pompiers, joueurs, ouvriers du bâtiment vont imiter les rebelles du roman et se tatouer en signe de défi et de virilité.

Les adaptations du roman furent nombreuses mais la traduction la plus populaire fut sans doute celle de l'écrivain Takizawa Bakin (1767-1858) *Shimpen Suikoden gaden* (*Nouvelle version illustrée de Suikoden*) dont le premier tome parut en 1805. Dans une période où l'estampe était à la mode et fascinait la société, de nombreux artistes dont le célèbre Hokusai (1760-1849) illustrèrent les différents volumes. Parmi ces illustrations, le travail de Kuniyoshi Utagawa (1798-1861) fut à l'origine de l'engouement pour le tatouage. Sa série *Tsûzoku Suikoden gôketsu hyaku hachinin no hitori* (Cent huit héros de *Suikoden*) fut tout particulièrement remarquée parmi celles qui ornèrent les quatre-vingt-dix volumes en dix tomes de ce roman d'aventure. Les représentations spectaculaires et polychromes de ces personnages aux corps presque entièrement tatoués vont alors connaître un grand succès. Kuniyoshi, fils de teinturier, misérable marchand ambulant avant de devenir peintre, excelle tant dans l'art des paysages que dans celui des portraits de femmes ou de guerriers. S'instaure dès lors un mouvement de va-et-vient entre différentes formes artistiques. Les graveurs participent au succès des tatoueurs, ces derniers vont en retour chercher l'inspiration dans les œuvres des maîtres de l'estampe. Parallèlement, les auteurs du théâtre *kabuki* mettent en scène des personnages tatoués qui incarnent les bandits, pompiers ou voleurs que l'on croise dans les rues d'Edo, l'ancienne Tokyo. Ces acteurs en vogue vont donner lieu à un genre à part, le portrait d'acteur, qui, *in fine*, inspirera également les tatoueurs !

Un certain mépris de l'aristocratie et surtout les interdictions répétées du tatouage limitent néanmoins la diffusion de cette pratique. Mais pour ceux qui succombaient à cette frénésie ou ceux qui furent – même parmi des puissants – fascinés par ce monde interlope des tatoués qui s'exhibent au bain public ou dans la rue, l'époque Edo apparaît comme un âge d'or. La subtilité des motifs, la richesse de la polychromie et l'extension des tatouages sur tout le corps marquèrent durablement l'art du tatouage dans l'archipel.

- Décrivez l'estampe (sa composition, son motif) ci-dessous :



Kiku dans le quartier de Kanda
fin XIX^e, Japon,
36,2 x 24,4 x 0,1 cm, 12 g
Gravure sur bois polychrome, estampe sur papier japonais "washi"
© musée du quai Branly, photo Claude Germain

- En vous appuyant sur sa notice reproduite ci-dessous, montrez en quoi cette œuvre illustre les échanges entre les pratiques artistiques en vogue sous l'ère Edo :

Légende: Homme posant dans un pousse avec tatouages aux bras. Le titre donné à l'estampe, indiqué en noir dans un encadré rouge est "Kanda no Kiku", signifiant "Kiku du quartier de Kanda (Tokyo)". C'est le quartier animé des faubourgs, le "shitamachi". Il semblerait que le personnage de "Kiku" ici représente le célèbre acteur de Kabuki de l'époque, Onoe Kikugorô. L'auteur, Toyohara Kunichika (1835-1900), appartenant à la grande école d'Utagawa, est un des derniers graveurs d'estampe de l'époque de Meiji, avant que la photographie ne supplante cet art. Grande vedette de l'époque, il signera du nom de son maître Toyohara durant toute sa vie. La maison d'édition est indiquée en bas du titre et la marque de censure se trouve apposée dans un cercle. Estampe renforcée au dos par du papier imprimé (livres au rebut) Taille : 36 x 24 cm.

Usage de l'objet: Ces estampes colorées, très en vogue durant l'époque d'Edo et du début de Meiji représentent des acteurs, dépeignent la vie du peuple ou des paysages et donnent de précieuses informations sur l'histoire japonaise de cette époque.



Triptyque d'estampes japonaises: duel. Estampe sur papier japonais "washi"
 37,4 x 73 x 0,1 cm, 18 g, Japon
 © musée du quai Branly, photo Claude Germain.

- Recherchez des précisions biographiques sur l'artiste Kuniyoshi (1798-1861)
- Parcourez les illustrations de Kuniyoshi consacrés aux 108 bandits reproduites sur le site www.kuniyoshiproject.com (en deux parties, en anglais, partie I disponible à l'adresse : <http://www.kuniyoshiproject.com/The%20108%20Heroes%20of%20the%20Popular%20Suikoden,%20Part%20I.htm>)
- Après avoir choisi trois bandits, décrivez leurs attributs (tatouages, équipement) et les symboles qui leur sont attachés.
- Observez attentivement la représentation du bandit Bai Sheng dit « Rat-en-plein-jour ». La scène illustre un épisode au cours de laquelle les bandits réussissent à libérer deux hors-la-loi sur le point d'être exécutés. Lisez ensuite cet extrait d'*Au bord de l'eau*.

Extrait 15 : *Au bord de l'eau*, Chapitre XL, texte traduit, présenté et annoté par Jacques Dars, Paris, Gallimard, édition de la Pléiade, 2005, pp. 899-900.

Au moment en effet où les marchands qui se trouvaient sur les charrettes entendirent le mot : « Décapiter ! » l'un d'eux tira de son sein un petit gong, se mit debout sur une charrette et frappa l'instrument par trois fois : dang ! dang ! dang ! A ce signal, [ils] passèrent à l'action de tous les côtés. Au même instant, sur le toit d'une maison de thé proche du martroi¹, on vit surgir, ressemblant davantage à un tigre qu'à un homme, un colosse tout noir et entièrement nu, qui brandissait dans chaque main une énorme hache de guerre ! Il poussa un rugissement épouvantable et, tel un éclair tombant du ciel, sauta en plein dans la foule ! Puis il abattit ses haches, et déjà les deux bourreaux gisaient, pourfendus ! Alors le colosse continua ses funestes moulins et s'ouvrit à coups de hache un chemin vers la monture du

¹ Martroi : place publique où l'on torture ou exécute les condamnés

magistrat chargé du contrôle de l'exécution. Les gardes de la milice se précipitèrent, sabre au clair, pour lui faire obstacle, mais comment eussent-ils pu l'arrêter ? Ils durent bientôt serrer les rangs auprès du préfet Cai, avant de prendre la poudre d'escampette ! Voici qu'à l'est les mendiants charmeurs de serpent tirèrent de leurs hardes² des dagues et poignards aigus, et s'élançèrent sur les gardes en faisant grand carnage.

- Retrouvez-vous Bai Sheng dans cet extrait ? Énumérez les détails caractéristiques et relevez les citations du texte qui vous ont permis de l'identifier.
- Comment le texte et l'illustration de Kuniyoshi rendent-ils l'impression de mouvement ?
- Dans l'image et dans le texte, relevez les motifs animaliers. Quelles valeurs sont attachées à ces animaux dans les traditions chinoises et japonaises ? (Vous pouvez aider d'un dictionnaire des symboles. Ex : Catherine Pont-Humbert, *Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances*, Paris, Hachette, 2003)
- Recherchez dans un ouvrage ou sur internet un tatouage ressemblant à celui de Bai Sheng et notez de quel pays est issu le tatoueur.
- Comparez les estampes de Kuniyoshi Utagawa illustrant *Suikoden* avec les représentations actuelles que vous trouverez dans la bande dessinée ou les jeux vidéos.
 - Mitsuteru Yokoyama (1969-1971), *Au bord de l'eau*, Paris, Akata, 2008-2010.
 - *The Water Margin / La légende des Chevaliers aux 108 Etoiles*. Nippon Network Television, 1973.
 - Jean David Morvan et Wang Peng, *Au bord de l'eau*. Paris, Delcourt, 2008-2010
 - Jeux vidéo «*Suikoden* » (I-V) développés par Konami, Sortie en France : 1997-2006
 - *Suikoden III* adapté en manga par Aki Shimizu, 11 tomes publiés au Japon et en France, distribué par Soleil Manga.

² *Hardes* : vêtements usagés

● Le tatouage et le récit

Le tatouage, récit de Junichirô Tanizaki (1886-1965), met en scène Seikichi, un jeune tatoueur, dont les talents font de lui un tatoueur prisé par les courtisanes ou les amateurs de tatouage. Cette réussite ne comble pas Seikichi qui rêve de pouvoir tatouer son chef-d'œuvre. Mais il lui faut, avant cela, rencontrer la femme qui sera digne de porter sur son épiderme l'œuvre rêvée.



Projet de tatouage sur toile
Auteur de l'oeuvre: Shige, Japon
Peinture sur toile de lin, 2013
© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Extrait 16 : *Le tatouage*. Traduction Marc Mécréant. *Œuvres* (1966). Paris, Gallimard La Pléiade, 1997. p. 9-10.

*Bientôt, serrant son pinceau entre pouce, annulaire et petit doigt de la main gauche, il en appliqua la pointe sur le dos de la jeune fille et là, de la main droite, enfonça son aiguille. Fondue dans l'encre de Chine, l'âme du jeune tatoueur entra dans les tissus. Chaque goutte instillée de cinabre des Ryûkyû dilué dans l'alcool de riz était comme une goutte de sa propre vie; il y voyait la couleur-même des émois de son âme.
[...] Chaque instillation d'encre lui coûtait un effort infini ; chaque mouvement pour enfoncer et retirer l'aiguille lui arrachait un profond soupir, comme s'il perçait son propre cœur. Peu à peu, les marques laissées par l'aiguille ébauchèrent la forme d'une énorme tarentule ; et quand le ciel nocturne recommença à blanchir, la bête étrange, démoniaque, comme à l'affût, déployait ses huit pattes sur toute la surface du dos. La nuit printanière fit place au point du jour dans les bruits d'avirons des barges remontant et descendant la rivière. A l'heure où, parmi la brume en train de s'effiloche au-dessus des voiles blanches gonflées par la brise matinale et glissant vers l'aval, étincelèrent les toits de tuiles de Nakasu, de Hakozaki, de Reiganjima, Seikichi laissa retomber son pinceau et resta en contemplation devant l'araignée incrustée dans le dos de la jeune fille. Oui, toute sa vie avait passé dans ce tatouage, et maintenant qu'il avait achevé son travail, il se sentait dans l'âme un vide immense.*

Lexique :

Cinabre : espèce minérale composée de sulfure de mercure. Le cinabre a longtemps été utilisé comme colorant, notamment dans les encres d'imprimerie en raison de l'intensité de la couleur rouge qui le caractérise

- Comment Tanizaki décrit-il l'activité du tatoueur ? Relevez les champs lexicaux utilisés.
- Imaginez et dessinez le tatouage réalisé par Seikichi.
- Grâce à vos recherches et à la lecture de l'extrait (ou de la nouvelle complète), comment interprétez-vous le symbole tatoué par Seikichi ?
- En quoi le tatouage est-il un « *éloge de l'ombre* », titre d'un ouvrage célèbre de Tanizaki paru en 1933 ?

● Pour aller plus loin :

- Poursuivre la réflexion à partir d'extraits (plusieurs extraits disponibles sur Internet) du film *Irezumi (Tatouage)*, Yasuzō Masumura, 1966 sur un scénario Kaneto Shindō, d'après la nouvelle de Junichirō Tanizaki) ou d'*Outrages*, film de Takeshi Kitano, 2010.
- Quelle représentation du tatouage à l'époque d'Edo (fin du XVIII^e s.) est créée par le film *Cinq femmes autour d'Utamaro* de Kenji Mizoguchi ? (*Utamaro o meguru gonin no onna*, 1946, Shochiku Co., DVD avec sous-titres en français, Carlotta films/ Allerton films, 2007). Reportez-vous aux extraits de 10mn 54 à 11mn 50, et de 15mn 50 à 20mn 15 qui reprennent un épisode fictionnel tiré du romans de Kanji Kunieda, romans « de genre » illustrés dès les années 1930 par Settai Komura : <http://www.theartofjapan.com/ArtDetail.asp?Inv=04102796> .

Quelques ouvrages sur l'art du tatouage au Japon :

- Philippe Pons, *Peau de brocart, le corps tatoué au Japon*, Paris, le Seuil, 2000
- Martin Hladik, *Traditional tattoo in Japan, Horikazu. Lifework of the tattoo master from Asakusa in Tokyo*, Aschaffenburg, Ed.Reuss, 2012

3. Le « Sideshow »



Le capitaine Costentenus tatoué par l'ordre de Yakoob-Beg, chef des Tartares de deux millions de piqûres et de 325 figures d'animaux France XIXème siècle
Litographie, papier entoilé
© Fonds Dutailly, Ville de Chaumont



Titine Leu, *Artoria Circus Lady, Tattooed by her husband R. Gibbons, 1921-1924*
acrylique sur toile, 200 cm x 150 cm, 2000
© The Leu Family's Family Iron.

Vous retrouverez ces deux œuvres dans la section de l'exposition consacrée au « Sideshow ». Le tableau reproduit ci-dessus à droite s'inspire de la célèbre photographie de Anna Artoria Gibbons (1893-1985). Sa vie a fait l'objet de recherches et d'ouvrages par Amalia Klem : vous pouvez notamment consulter en ligne son article de 2006 intitulé « A Life of Her Own Choosing. Anna Gibbons's Fifty Years as a Tattooed Lady » publié dans le *Wisconsin Magazine of History*, disponible en ligne à l'adresse: http://www.academia.edu/85089/A_Life_of_Her_Own_Choosing_Anna_Gibbons_Fifty_Years_as_a_Tattooed_Lady.

- En visitant l'exposition ou en feuilletant le catalogue, répertoriez et analysez les autres affiches vantant des personnages tatoués comme des phénomènes de foire : composition, couleur, typographie, nom et pose des personnages, arguments...

Vous retrouverez notamment les artistes suivants :

- Rasmus Nielsen (1874-1957) « The Scandinavian Strong Man » ;
- Emma et Frank De Burgh ;
- Djita Salomé, « la femme bleue » ou « L'unique beauté tatouée en 7 couleurs » ou encore « polychromo vivante œuvre d'art exécutée en 14 tons par les Peaux-Rouges de Dakota » ;
- Irene Woodward (1862-1915) « La Belle Irène » ou « la polychromie vivante avec quatorze couleurs » ;
- Ethel Martin Vangi (1898-1977) « Lady Viola » ;
- Maud Arizona « tatouée aux mille cinq cents dessins de trois couleurs », dessinée par Otto Dix (1891-1969) sous le nom de *Sulieka, la merveille tatouée* ;
- Edmond Eugène Faucher (1884-1965), « Richardo » ou « le Gobelin vivant ».

- Réalisez une galerie de ces portraits (sans oublier de préciser les sources), puis rédigez une courte biographie de chacun de ces artistes ainsi que leurs tatoueurs (quand les informations collectées sur le catalogue de l'exposition ou Internet vous le permettent).
- A partir des affiches, des portraits et des biographies succinctes, rédigez au choix : un article critique de quotidien sur l'artiste et le spectacle, un texte de salle (ou un cartel, voire le discours de l'audioguide) accompagnant l'exposition d'un ensemble d'affiches ou un boniment de foire pour un de ces artistes. Quand le genre s'y prête, interprétez vos textes à voix haute.

● Légendes d'exhibés

- Relevez et étudiez, en vous appuyant notamment sur les extraits suivants, les stéréotypes (souffrance, corps prison / liberté, érotisme, sauvage / civilisé, etc.) de la biographie fictionnelle de quelques artistes, comme :
 - Costentenus prisonnier du Khan des Tartares et condamné au tatouage intégral pour sa rébellion ;
 - Nora Hildebrandt et Irene Woodward, tatouées par leurs pères pour se libérer des Sioux Dakota et de Sitting Bull.
 - Joseph Rutherford (v. 1790-1830) tatoué de force par les Māori,
 - Djita-Salomé tatouée par des Indiens sioux de l'État du Dakota.

Extrait 17 : « A Tatted man and a spotted boy », *Evening Post*, 28 janvier 1882 (traduit de l'anglais par Jean-Marie Baldner).

Le « Capitaine Costentenus » dont le corps a été soumis à cet extraordinaire tatouage, est un Grec Albanais. En tant qu'orpailleur au service du Khan de Kashgar, il a été, avec un Anglais et un Américain, la tête d'une émeute des mineurs, qui a été réprimée. Les trois dirigeants ont été condamnés à être tatoués, un type de châtimement considéré comme pire que la mort. Ses compagnons ont succombé au cours de l'opération, mais après avoir enduré une terrible agonie, Costentenus s'est rétabli. Il a été vendu par le Khan à un marchand d'esclaves, qui l'a emmené en Perse et vendu dans le bazar aux esclaves à un généreux Américain, qui lui a rendu sa liberté. Comme il a été dit précédemment, l'ensemble du corps de l'homme est tatoué et entièrement recouvert de 388 figures, joliment dessinées en indigo et cinabre, d'animaux, d'oiseaux, de poissons, de reptiles, et de hiéroglyphes. On a calculé que pour arriver à ce résultat, il avait fallu pas moins de 7 000 000 de piqûres dans la peau. Costentenus mesure un peu moins de 1,80 m. C'est un homme bien fait, mais qui a aujourd'hui une légère tendance à l'embonpoint. Seuls les oreilles et le nez ne sont pas couverts de tatouages. [...] Lors de son exposition à Philadelphie, il a été examiné par le Dr Oliver Wendell Holmes et plusieurs autres membres de la profession médicale, qui ont signé un certificat conjoint stipulant que « c'est le spécimen le plus parfait de tatouage jamais observé. »

Extrait 18 : « Constantenus'Rival (New York special) », *The Indianapolis News*, 21 mars 1882 (traduit de l'anglais par Jean-Marie Baldner).

Irène Woodward est une femme tatouée qui fait sa première apparition lundi matin dans un musée. Elle a dix-neuf ans et ne s'est jamais exposée auparavant. Elle dit avoir passé la majeure partie de sa vie dans un charriot de colon avec son père et ses frères. Afin de ne pas la perdre, son père a tatoué un motif sur son bras. L'opération a été douloureuse, mais le résultat lui a plu au point de lui demander de continuer à la tatouer. Au cours des six années suivantes, dans ses moments de loisir, il lui a tatoué le corps en entier avec compétence et goût, représentant des insectes, des animaux, des hommes et des femmes, des drapeaux, des emblèmes, des devises, et bien d'autres choses.

Extrait 19 : « The Tattooed Woman », *New York Times*, 19 mars 1882 (traduit de l'anglais par Jean-Marie Baldner).

Irène Woodward est une jeune fille de taille moyenne aux cheveux et aux yeux bruns, d'environ 19 ans et d'aspect agréable. Elle prétend être tatouée sur tout son corps, du cou aux talons. Lors d'une réception à la Maison Sinclair hier après-midi, elle était vêtue d'un costume de velours noir et or. Un corsage ou une veste près du corps, garni d'une frange de cannetille dorée, tombant juste au-dessus du genou. Le corsage était bordé de dentelle froncée sur la poitrine. Les visiteurs pouvaient observer la peau pittoresquement décorée du haut de la poitrine et du dos, les bras et les parties exposées des jambes. Mlle Woodward fit remarquer qu'elle se sentait un peu intimidée par les regards, n'ayant jamais porté ce costume en présence d'hommes. Le tatouage, réalisé à l'encre de Chine, est artistique et les motifs variés et attractifs. Autour du cou elle porte un collier de fleurs, dont un bouquet de roses en pleine floraison retombe jusqu'à ce que leurs formes gracieuses se perdent sous la bordure de dentelle du corsage. Chaque épaule est ornée d'un soleil levant et les bras couverts d'étoiles, de cœurs, d'anges flottants dans l'air, de couronnes, de harpes, de croix, d'un navire gréé et de divers motifs. Le dos de la jeune femme, comme il a été dit, a est entièrement recouvert d'une grande croix, d'un cœur et d'une ancre. Sur les jambes figurent des motifs nombreux et complexes. Mlle Woodward affirme qu'elle était la fille d'un marin qui a commencé à la tatouer quand elle était âgée de 6 ans et a terminé quand elle avait 12 ans. Elle est née près de Dallas, au Texas, et a passé la plus grande partie de sa vie dans l'Ouest sauvage. Elle eut l'idée de s'exposer après avoir vu le grec tatoué à Denver. À compter de demain, elle figurera parmi la multitude de curiosités au musée Bunnell, à l'angle de Broadway et de la 5e rue.

● Regards de spectateurs

- Relevez dans les textes suivants les termes qui décrivent les attitudes et sentiments des spectateurs devant le dévoilement des tatouages. Classez-les selon les champs lexicaux et mettez en évidence (en argumentant aussi à partir des affiches exposées) les registres (fantastique, pathétique, tragique...) retenus pour la présentation de ces « phénomènes de foire ».
- Dressez une liste des motifs figuratifs des tatouages décrits et tâchez d'en trouver des exemples parmi les œuvres exposées.

Extrait 20 : *L'Homme Illustré* (pp. 126-127 et 143-145), Ray Bradbury (1951), traduit de l'anglais par Constantin Andronikov et Brigitte Mariot, Gallimard Folio bilingue, Paris, 2011. Paris :. p. 126-127 et 143-145.

Une civilisation complète. Dans le pays Principal, sa poitrine, vivaient les Immenses – des dragons dont les yeux étaient ses mamelons, tournoyaient sur la peau de ses seins presque féminins. Son nombril constituait la bouche d'un monstre aux yeux fendus – une bouche obscène, aspirée vers l'intérieur et édentée comme celle d'une sorcière. [...]

Des dinosaures, des trolls et des créatures mi-femmes, mi-serpents se tordirent sur sa chair dans la lumière glauque. [...]

Des poissons nageaient dans des mers bleu électrique. Des fontaines jaillissaient sous de soleils jaunes. Des bâtiments anciens se dressaient au milieu de prairies aux blés mûrs. Des fusées étincelantes traversaient des espaces de muscle et de chair.

Extrait 21 : *Op. cit.* (pp. 27-29).

Il ouvrit la main. Sur sa paume, une rose. Elle venait d'être coupée ; des gouttelettes cristallines émaillaient ses pétales délicats. J'étendis ma main pour la toucher, mais ce n'était qu'une image. [...]

Quant au reste de sa personne, je ne saurais dire comment je pus rester assis là à le fixer, ce n'était qu'un tourbillon de fusées, de fontaines et de gens, aux détail et aux couleurs si étroitement entrelacés que l'on pouvait entendre les murmures et les voix étouffées des foules qui habitaient ce corps. Quand sa peau frissonnait, les petites bouches s'animaient, les petits yeux verts et or clignotaient, les petites mains roses s'agitaient. Il y avait des prés jaunes et des rivières bleues, des montagnes, des étoiles, des soleils et des planètes éparpillés en une voie lactée qui lui barrait la poitrine. [...]

« Mais elles sont magnifiques ! » m'écriai-je.

Comment les décrire ? Si le Greco, à l'apogée de son talent, avait peint des miniatures pas plus grandes qu'une main, infiniment détaillées, jouant de toutes ses couleurs souffrées, de toutes les ressources de son style, peut-être aurait-il utilisé le corps de cet homme pour exercer son art. Les couleurs étincelaient en trois dimensions.

Extrait 22: « Lydia, la feem tatouée », chanson extraite du film *At the Circus* de Harold Arlen et Yip Harburg (1939) (traduit de l'anglais par Jean-Marie Baldner).

*Lydia oh Lydia, quelle encyclopédie,
Oh Lydia la reine du tatouage
Sur son dos, la bataille de Waterloo.
Et à côté le naufrage de l'Hesperus.
Et au-dessus flotte fièrement des vagues le rouge, blanc, bleu,
Il y a beaucoup de choses à apprendre de Lydia.
La la la, la la la, la la la, la la la
Quand elle défait sa robe, elle vous montre le monde,
Si vous vous approchez et lui dite où.
Pour un sou, vous pouvez voir Kankakee ou Paris,
Ou Washington traversant le Delaware. [...]
Pour quelques pièces elle fait une mazurka en jazz,
Avec une vue imprenable sur le Niagara.
Et par temps clair, vous pouvez apercevoir Alcatraz.
Il y a beaucoup de choses à apprendre de Lydia.
La la la, la la la, la la la, la la la
Venez voir Buffalo Bill et son lasso.
Un petit classique de Mendel Picasso.
Le capitaine Spaulding explorant l'Amazonie.
Godiva, mais en ch'mise de nuit.
La la la , la la la , la la la , la la la
Grover Whalen inaugurant le Trylon .
Et sur la côte Ouest, L'Ile au Trésor.
Nijinsky dansant la rumba.
Et son numéro de sécurité sociale.*

Extrait 23: « Edmond Faucher. Le Gobelin vivant », *Dante n'avait rien vu* (p. 160-161), Albert Londres, Albin Michel, Paris, 1924.

- *Le motif central (le tatouage du dos) demanda deux ans et sept mois de travail. Remarquez la chevelure de la femme.*
- *Elle mousse.*
- *Cette chevelure est mon plus beau morceau. Elle est si vivante qu'on a, paraît-il, envie de la prendre dans sa main.
Il me fit face, ferma les yeux, et dit :*
- *Sur les paupières ! Approchez-vous.
De tendres colombes bleues roucoulaient sur ses paupières.
La paume des mains, l'intérieur des oreilles étaient décorés. Une chasse à courre s'engageait sur sa poitrine et s'achevait sur sa cuisse droite par la curée. Duchesses, marquises, gentilshommes en costume Louis XV échangeaient des grâces autour de son nombril. Des retardataires accouraient ventre à terre de sa région fessière.*

● **Pour aller plus loin :**

Vous pouvez poursuivre ces **réflexions sur les « exhibés »**, à l'aide des pistes pédagogiques proposées dans le numéro 1023 de la revue *Textes et Documents pour la Classe* consacré à l'exposition *Exhibitions : l'invention du sauvage* - 1er novembre 2011 et des références suivantes :

- *Jésus Betz* de Fred Bernard et François Roca (Paris : Seuil Jeunesse. 2001). Dès le cycle 3, l'analyse de l'album permettra de problématiser la question de l'exhibition, de l'ombre à la lumière, au fil des épisodes. Cet album est notamment analysé par Danielle Bertrand, professeure à l'IUFM de Reims, et Sophie Gauthier, PEMF de Laon (dans le numéro 1023 de la revue *TDC*).
- *At the Circus* des Marx Brothers (1939, Edward Buzzel sur un scénario de Irving Brecher, production : Mervyn LeRoy pour Metro-Goldwyn-Mayer).
- *Freaks* de Tod Browning (1932, scénario: Al Boasberg, Willis Goldbeck, Leon Gordon et Edgar Allan Woolf, production: Tod Browning et Irving Thalberg pour Metro-Goldwyn-Mayer).
- quelques extraits (en anglais) de *The tattooed lady : a history*, Amelia Klem Osterud, Speck Press, 2009.

4. Le corps de la nature à la culture : perspectives philosophiques

L'homme est d'abord un artisan de lui-même, au sens où il va se créer lui-même en dépassant sa naturalité. Il ne laisse pas être les choses telles qu'elles se présentent à l'état de nature mais les transforme. Ce travail de fabrication, il se l'applique aussi à lui-même afin de se dégager d'une naturalité qui ne livre pas sa signification immédiatement. Ainsi prend-il conscience de soi à travers les œuvres qu'il produit et dans lesquelles il se reconnaît. La conscience se dédouble pour se reconnaître.

Dans les cultures polynésiennes, la tête et le visage sont les parties du corps les plus vénérées en tant que résidence de la spiritualité, siège de l'individualité mais aussi de l'ancestralité, principe essentiel dans la généalogie du guerrier. Le tatouage ne constitue pas une décoration superficielle mais opère une transformation qui donne sa signification humaine et son identité sociale à celui qui en était initialement dépourvu. Cette altération esthétique du corps, loin de le défigurer, permet de le reconfigurer par un ajout de sens. Ainsi aux Îles Marquises, un guerrier devait être tatoué afin que ses dessins témoignent de son statut et de ses expéditions guerrières. Le tatouage est un marqueur social qui désigne le rang auquel appartient l'individu mais aussi sa mémoire personnelle qui a vocation à évoluer tout au long de l'existence : le visage devient blason généalogique mais aussi archive individuelle.

Si, en Occident, la réflexion sur le tatouage a pris une nouvelle dimension au cours des dernières décennies, la philosophie classique européenne n'a pas ignoré cette pratique. Le tatouage apparaît ainsi dans *Critique de la faculté de juger* et sert opposer sous la plume de Kant deux conceptions de la beauté. La beauté adhérente tient compte de la fonction, de l'utilité et de la finalité d'un objet, tel un édifice architectural qui est fait pour servir à abriter des gens et des choses, ou encore, renvoie à l'idée qu'il y aurait un modèle de perfection du corps humain dont la création artistique devrait se rapprocher. La beauté libre, au contraire, n'est pas subordonnée à une fonction extérieure, mais l'embellissement n'a pas d'autre fin que lui-même.

● Pistes pédagogiques

Extrait 24 : *Critique de la faculté de juger*, §16, Emmanuel Kant, Collection GF, Paris, 2000.

Il existe deux espèces de beauté : la beauté libre (pulchritudo vaga) ou la beauté simplement adhérente (pulchritudo adhaerens). La première ne présuppose aucun concept de ce que l'objet doit être ; la seconde suppose un tel concept et la perfection de l'objet d'après lui. Les beautés de la première espèce s'appellent les beautés (existant par elles-mêmes) de telle ou telle chose ; l'autre beauté, en tant que dépendant d'un concept (beauté conditionnée), est attribuée à des objets compris sous le concept d'une fin particulière. Beaucoup d'oiseaux (le perroquet, le colibri, l'oiseau de paradis), une foule de crustacés marins sont en eux-mêmes des beautés, qui ne se

rappellent à aucun objet déterminé quant à sa fin par des concepts, mais qui plaisent librement et pour elles-mêmes. Ainsi les dessins à la grecque, des rinceaux pour des encadrements ou sur des papiers peints, etc., ne signifient rien en eux-mêmes ; ils ne représentent rien, aucun objet sous un concept déterminé et sont de libres beautés.

Mais la beauté de l'homme (et dans cette espèce, celle de l'homme proprement dit, de la femme ou de l'enfant), la beauté d'un cheval, d'un édifice (église, palais, arsenal ou pavillon) suppose un concept d'une fin, qui détermine ce que la chose doit être et par conséquent un concept de sa perfection ; il s'agit donc de beauté adhérente. On pourrait adapter à un édifice maintes choses plaisant immédiatement dans l'intuition, si cet édifice ne devait être une église ; on pourrait embellir une figure humaine avec toutes sortes de dessins en spirale et avec des traits légers, bien que réguliers, comme en usent les Néo-Zélandais avec leurs tatouages, s'il ne s'agissait d'un homme ; et celui-ci pourrait avoir des traits plus fins et un visage d'un contour plus gracieux et plus doux, s'il ne devait représenter un homme ou même un guerrier.

- Commentez la description des dessins qui selon Kant embellissent la figure humaine.
- Montrez pourquoi chez Kant le tatouage constituerait une forme de « beauté libre » et supérieure s'il restait sur le papier.
- Quelle conception de la beauté est sous-tendue par la condamnation kantienne du tatouage ? Trouvez des représentations qui illustreraient les canons esthétiques relatifs au corps dans l'Europe du XVIII^e siècle.



Homme marquisien tatoué
XIX^e siècle

Huile sur cuir, rentoilée,
30,7 x 23,8 x 1,6 cm, 323 g

© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Le corps tatoué est « artialisé », c'est-à-dire modelé par des schèmes artistiques, car l'art en vient en la transfigurant à créer la réalité. On peut avancer que le tatouage est une greffe de l'art sur le corps humain qui le sépare de la simple nudité du vivant. Pour Hegel, qui se réfère à cette pratique dans son cours sur *l'Esthétique* (1823), le tatouage se situe du côté de la production opérée par la *poïesis* (activité fabricatrice) qui confère une forme à ce qui en est initialement dénué.

Le préjugé occidental sur le tatouage qui sépare le barbare concret du civilisé spirituel persiste néanmoins chez Hegel qui, s'il voit bien l'aspect artistique, reste prisonnier d'une hiérarchie des beaux-arts qui rejette les techniques du corps à un rang inférieur. De même, au XX^e siècle, l'anthropologue culturaliste Kardiner détaille les dégradés chromatiques des tatouages des habitants des Marquises au travers d'un prisme esthétique non exempt d'une connotation péjorative.

Extrait 25 : *Esthétique*, Introduction, chapitre II, section 1, §2, Hegel, éditions Champs Flammarion, Paris, 1979.

Les choses de la nature se contentent d'être, elles sont simples, ne sont qu'une fois, mais l'homme, en tant que conscience, se dédouble : il est une fois, mais il est pour lui-même [...] A travers les objets extérieurs il cherche à se retrouver lui-même. Il ne se contente de rester tel qu'il est : il se couvre d'ornements. Le barbare pratique des incisions à ses lèvres, à ses oreilles ; il se tatoue. Toutes ces aberrations quelques barbares et absurdes et contraires au bon goût qu'elles soient, déformantes et même pernicieuses comme le supplice qu'on inflige aux pieds des chinoises n'ont qu'un but : l'homme ne veut pas rester tel que la nature l'a fait. Chez les civilisés c'est par la culture spirituelle que l'homme cherche à rehausser sa valeur, car c'est seulement chez les civilisés que les changements de forme, de comportement et tous les autres aspects sont des produits de la culture spirituelle. Le besoin d'art général a donc ceci de rationnel que l'homme en tant que conscience s'exteriorise, se dédouble, s'offre à sa propre contemplation et à celle des autres. Par l'œuvre d'art, l'homme qui en est l'auteur cherche à exprimer la conscience qu'il a de lui-même.

Extrait 26 : *L'individu dans la société*, Kardiner, Paris, Gallimard, 1969.

Le corps entier, paupières incluses était couvert de dessins compliqués. Il n'était pas rare que la bouche fut tatouée jusqu'aux gencives et sur la langue pour ne rien dire des parties plus sensibles de l'anatomie [...] Les tatouages passaient du bleu indigo chez les jeunes au vert bleuté chez les personnes plus âgées si bien que les vieillards étaient souvent complètement verts. Ne pas être tatoué c'était offrir aux regards une nudité indécente.

- En vous appuyant sur l'iconographie de l'exposition et du commentaire du texte 25, voire de témoignages de personnes tatouées, démontrez en quoi le tatouage est simultanément un acte de fondation de soi et de distinction par rapport à l'indistinct de la nature ou à l'indifférence sociale (marginaux, repris de justice etc.).
- Commentez le texte de Kardiner en le mettant en relation avec les rapports entre nature et culture. Analysez en quoi Kardiner témoigne d'un regard ethnocentré.

Mais, *in fine*, la littérature, en convoquant les figures du tatoué, offre aussi matière à réflexion et peut, comme chez Mallarmé par exemple, subvertir les catégories et les présupposés qui s'attachent au tatouage.

Extrait 27: «Chronique de Paris», Stéphane Mallarmé *in Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, p. 787

L'avant-veille ou quelques soirs plus tôt j'avais rencontré le grand-duc Constantin considérant les Folies Bergères. Qui sait, dans son paletot-sac fermé sur ses plaques et ses ordres, s'il n'enviait pas à son tour la magnificence de l'Homme-Tatoué, plus beau par un luxe distinctif inscrit sur sa peau même que tous les autres hommes, et seul marqué des caractères ineffaçables qui conviennent à un chef.

- Montrez comment Mallarmé joue ici sur les oppositions suivantes : luxe/nécessité ; norme/distinction ; sauvage/civilisé ; pérenne/éphémère.

Au terme de ce parcours, le tatouage, « image dont les contours avérés, ce qui ne les empêche pas de bouger et de se déformer sous les contractions de la peau qui les supporte, brouillent, en raison même de leur gratuité, les rapports de la forme et du fond » (Pierre Macherey), constitue alors une invitation - durable - à philosopher.

* ACTIVITES POUR LES CLASSES

- Visites **guidées** de l'exposition (1h) pour les classes du collège et du lycée.
*Tarif : 70€ pour le groupe (dans la limite de 30 participants accompagnateurs compris)
ou 35€ pour les établissements relevant de l'éducation prioritaire.*

*Accessibles sur réservation au 01 56 61 71 72, au plus tard 2 semaines avant la date envisagée.
Visites adaptées aux personnes en situation de handicap.*

Actualités, publications et informations pratiques
www.quaibrantly.fr